

XYZ. La revue de la nouvelle

Une espèce menacée

Claire Dé



Number 106, Summer 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2011). Une espèce menacée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 24–29.

Une espèce menacée

Claire Dé

Aucune araignée du Québec n'est capable d'empoisonner un humain.

Insectarium de Montréal

L'ON ENTAMAIT ce soir-là le Salon annuel des toiles d'araignées de Montréal. Affluence et bourdonnements intenses : dans le gazon artificiel d'une salle commerciale bétonnée, sous un éclairage impitoyable, s'agitait la fine fleur des bibittes de la profession. Les grands princes, les termites *Editione domesticae*, ainsi que leurs cousins de France, de taille évidemment imposante, les *Reticulitermes lucifugus*, en particulier de la catégorie *Galligrasseuil*, fêtaient dans leurs stands respectifs en compagnie de leurs subalternes. Tous les termites mènent une vie sociale complexe, dont l'un des charmes consiste à arroser au maximum tout événement. Il coulait par conséquent un fleuve Saint-Laurent d'alcool, d'une part du champagne véritable chez les *Lucifugus* — prévoyants, ceux-ci en avaient emporté quelques caisses avec leur marchandise —, d'autre part des vins rouges et blancs pas trop mauvais, servis en gobelets de plastique, chez ceux-là, les termites du cru.

Des quelques journées que durait le Salon, uniquement l'inauguration assurait une salle bondée, fourmillante de bestioles au coude à coude : centipèdes, mille-pattes, sauterelles des relations de presse, guêpes pique-assiettes, pas trop de maringouins, quelques coccinelles asiatiques (de plus en plus envahissantes, imprimant de plus en plus de documents, dans nos contrées productrices de papier !) et maintes lucioles médiatiques. En nos vastes territoires, mais menu presque-pays, tout insecte s'exposant un tant soit peu régulièrement sur les ondes se muait en mouche à feu nationale, hypermédiatisée. Une fois postées sous les projecteurs, nos lucioles n'adoraient rien tant que de rencontrer d'autres lucioles pour

24 se raconter des histoires de lucioles. Ainsi, pendant cinquante

et une semaines, les mouches à feu ne prêtaient aucune attention aux araignées ; mais durant celle du Salon, lequel fardait ces dernières d'un soupçon d'intellectualité, les vers luisants — ce que sont en fait les lucioles — consentaient à planter leurs pénates technologiques dans le repaire des araignées, en feignant d'avoir parcouru dernièrement le travail de quelques arachnides *Scriptores*.

Cette année-là, l'organisation du Salon avait élu comme président d'honneur non un *Scriptor* notoire comme il était de coutume, mais bien une papillonne-luciole. Gracieuse et charmante créature au demeurant, fort talentueuse dans sa récente publicité antitabac, conjointe par surcroît d'un ver luisant journaliste de longue date. Est-ce parce que le Québec refusait toujours de s'accepter tel qu'en lui-même qu'il adulait autant les artistes dont la prestation est d'incarner quelque'un d'autre ? Est-ce parce que le Québec ne s'assumait pas intégralement qu'il engendrait tant d'excellents papillons, versicolores à souhait, au talent caméléonesque admirable ? En fait, c'est comme si la majorité du Québec n'aspirait qu'à devenir interprète, avec pour hymne national *J'aurais voulu être un artiste*. Pour accéder à ce désirable statut, les papillons devaient coûte que coûte être captés par les caméras télévisuelles ; enfin muées en starlettes, les mouches à feu des médias les consacraient oracles, leur réclamant leurs maigres opinions sur n'importe quel sujet. Par ailleurs, les insectes musiciens, grillons et cigales, parvenaient à une glorification similaire. La nation, au vocabulaire et à la grammaire si pauvres, avait probablement pallié cette grave insuffisance par une remarquable créativité en musique et en chant. Du reste, dans le Québec ultrareligieux de naguère, ne disait-on pas « Qui chante prie deux fois » ? Quant à la télévision, les instances publiques et privées semblaient avoir décidé que les araignées, décidément, n'étaient pas, ne pouvaient pas être télégéniques, hormis une poignée d'entre elles, rituellement les mêmes. En cette soirée d'ouverture, puisque le Salon claironnait la présence de quatre cents aranéides « sur place », sans doute étions-nous quelques milliers, disséminés ici et là, 25

minoritaires, à peu près invisibles dans la cohue. C'était l'occasion de nous retrouver entre consœurs et confrères *Scriptores* de la même termitière, sirotant notre piquette tout en affichant une fausse bonne humeur. Car comment ne pas, au mieux, grincer des chélicères et taper du pédipalpe, et, au pire, désespérer ?

Certes, les termitières locales produisaient huit mille volumes par an. En revanche, ceux-ci ne survivaient guère qu'un trimestre sur les étagères des librairies, accaparées par les fournitures françaises et états-uniennes traduites en France. Par la suite, nos ouvrages de l'esprit aboutissaient dans les limbes, endroits lugubres et souffrants, autrement nommés les entrepôts, propriétés des distributeurs blattidés. La soie noire de nos araignées, façonnée en cocons multiformes, chacun le reflet microcosmique de notre coin d'univers, cette profusion de cocons dont nul ne mesurait ni la richesse ni l'importance, croupissait dans ces limbes affreux, dans une agonie plus ou moins prolongée. Jusqu'à ce que les blattaires se lamentassent aux termites *Editione* de manquer d'espace ; les termitières, sans aucun état d'âme, procédaient ultérieurement à la destruction des cocons, ou « pilonnage » dans leur jargon. Le plus souvent, en réalité, les termitières soldaient ces cocons *forcément* invendus sur le marché des bouquinistes, privant du même coup les araignées de leur gagne-miettes-de-pain. Pour résister à cette éradication quasi totale, ces dernières étaient souvent contraintes à réchapper par-devers elles-mêmes quelques exemplaires de leur labeur, dans une honte muette et impuissante, alors que l'échafaudage culturel au complet concourait à leur déchéance.

En outre, tant l'époque que le gouvernement conservateur canadien, privilégiant le divertissement à l'art, n'étaient guère favorables aux araignées. La tyrannique image, ennemie de la pensée, régissait de plus en plus d'intellects. Le Québec, autrefois analphabète, aujourd'hui anormalement illettré, y aurait-il davantage succombé que d'autres ? Il paraissait en tout cas se vautrer dans une idiotie satisfaite d'elle-même — assurant de la sorte à ses insectes *Comicus*

de nager dans le luxe, tandis qu'il n'accordait aucune existence à ses araignées, et cette désaffection proche du dédain se manifestait jusqu'au ministère de l'Éducation. Un exemple parmi d'autres : année après année, les cancrelats *Principes civitalis*, parmi lesquels pullulaient les *Paedagogus*, imposaient à tous les élèves de la fin du secondaire, comme épreuve d'analyse de texte, des écrits d'araignées françaises (en général des tégénaires à la mode du moment) ou même amerloques traduits en argot ; ou encore des morceaux choisis de quelque célébrité de jadis, telle Agatha Christie, éminemment littéraire comme chacun le sait ; voire un article de magazine. Une fois, une brave araignée indigène se plaignit auprès des pouvoirs concernés de l'absence de nos créations lors des évaluations nationales. On lui répondit qu'il s'agissait d'un examen de français et non de littérature ; que, de toute manière, le ministère n'était pas assez riche pour acheter des livres à tout le monde ; qu'en dernier lieu, n'est-ce pas, tous les cocons du Québec sans exception sont ennuyants et dénués d'intérêt ! Il y aurait fort à parier qu'aucun de ces cafards *Civitalis* et *Paedagogus* n'ait lu le moindre Québécois depuis des lustres.

Pour une araignée, il y avait de quoi aller s'étrangler au bout de son fil, ce même fil qui la distingue du reste des mortels. Malgré ce sort peu enviable, nombre de papillons tâchaient de se déguiser en araignées et commettaient *currente calamo* des tapisseries de souvenirs, peu ou prou mal brodées. Leurs grimaudages bénéficiaient automatiquement du chouchoutage dû aux idoles, fatalement énorme, sans rapport avec la qualité des œuvrettes. D'autres insectes, les mégachiles folliculaires professionnels, ces abeilles découpeuses de feuilles de chou, déjà grassement payées pour sévir dans leurs gazettes, tentaient elles aussi de filer leur propre soie. Leur production était en toute circonstance appréciée avec force complaisance, les pondteurs reçus tant et plus par les mouches à feu et leurs collègues mégachiles. Cela s'appelait effectivement « le renvoi d'ascenseur », quoique tous s'en défendissent. Voilà où nous en étions : autant par anémie de 27

connaissance que par paresse, fort peu faisaient la différence entre insectes et araignées, pas plus qu'entre auteurs et écrivains.

De prime abord, les arachnides sont doués de cette capacité inouïe de dérouler un fil de soie à partir de soi. Passons ensuite à leur organe principal : leur tête est soudée à leur tronc en un céphalothorax leur conférant l'apparence d'homme-arbre ou de femme-arbre, aspect qui, conjugué à leur immobilité obligée, les soustrait de facto à la surexcitation gestuelle de notre ère. Cette fixité expliquerait peut-être que les araignées sont considérées comme peu ou pas filmables. En second lieu, malgré leurs six à huit prunelles, les araignées voient mal, et sont avant tout sensibles aux *vibrations*. Au delà, ou à cause, de leur vue déficiente, les araignées appréhendent tout du bout de leurs quatre paires de pattes (les insectes n'en possèdent que six), l'instant présent, les hiers douloureux, les avenir incertains, les espoirs comme les déceptions, ce qui représente le contraire de l'actualité. Au cours de leur destinée, elles ne subissent aucune métamorphose, les juvéniles ressemblent aux adultes, mais en format réduit. Les araignées, de surcroît, sont en mesure d'hiverner, et ce, à n'importe quel stade de leur développement, œuf, adolescence, âge mûr. Au Québec, si nous nous donnions la peine de les connaître, nous serions susceptibles de coudoyer avec bonheur près de six cent vingt types d'araignées, mais nous nous contenterons pour l'heure d'évoquer les plus courants. D'abord les *Steatoda bipunctata* — d'une teinte du rouge au noir, de forme arrondie, avec des membres courts, construisant une toile enchevêtrée près des portes et sur les parois externes ; les *Chiracanthium mildei*, trapues, robustes, qui, nocturnes, chassent en bondissant sur leurs proies, et se servent de leur fil pour confectionner le refuge où elles se cachent durant le jour, cachette installée en hauteur, à la jonction des murs et des plafonds ; les *Pholcus phalangioides*, qui affectionnent les sous-sols et se suspendent à l'envers sous une toile distendue ; les *Tegenaria domestica*, tapies dans les recoins sombres et frais, sous les planchers ou les madriers,

aptes à souffrir d'interminables jeûnes et à vivre très vieilles ; et encore les *Argiopes*, qui dessinent leur ample géométrie arachnéenne marquée de zigzags (le *stabilimentum*) dans les champs ensoleillés et légèrement humides. En somme, il y en a pour tous les goûts.

Qu'il était donc affligeant, pour les araignées québécoises, de constater combien leur soie était méconnue, sinon méprisée ! Cette soie constitue pourtant le seul fil continu qu'ait jamais mis au point la Nature, et le matériau le plus résistant de la planète. À épaisseur égale, elle est plus robuste que l'acier, tout en demeurant flexible et élastique. Avec elle, les araignées en premier lieu établissent un cadre, qu'elles garnissent subséquentement de rayons. Elles terminent en déployant à partir du centre une spirale collante, sur laquelle, toutefois, elles évitent de s'engluer elles-mêmes, ourdissant ainsi ce prodige d'architecture textuelle né de la solitude. Leur ancêtre à toutes, la jeune et orgueilleuse Arachnée, une Lydienne, s'était pendue, de colère ou de dépit, pour avoir perdu un concours au profit d'Athéna ; cependant, admirative du magnifique travail d'Arachnée, la déesse la changea en aranéide afin qu'elle puisse, pour l'éternité, continuer à tisser de la beauté.

Je me haussai sur mes talons hauts, cherchant à apercevoir, de mes six yeux globuleux aux cils épaissis de mascara, quelques compagnes d'infortune, quelques frères d'armes, et absorbai malgré moi ce grouillement futile, cette gaieté factice, cette eutrophisation de nos eaux vives par les cultures étrangères, et les effets toxiques de l'indifférence. Tant de pollution, tant d'air vicié, je luttais contre les vagues de désespérance qui m'assaillirent. Comme le disait Victor Hugo, *sto sed fleo*, je suis debout, mais je pleure. Du moins, cracher un peu de venin éclaircit le sang d'encre, nous débouffe les neurones, et soigne nos brûlures.